

LA FRATERNITE, AME DE LA TRANSMISSION

Nous allons reprendre la parabole du bon Samaritain, et nous serons amenés à découvrir combien elle éclaire notre interrogation sur le sens de l'école, le sens de notre métier d'enseignants et d'éducateurs, notre métier de passeurs.

Si l'on suit le récit de la Genèse, on constate que la première fraternité a bien mal démarré avec Abel et Caïn. Nous avons tous en mémoire la fausse réponse de Caïn à Dieu qui lui demande où est son frère qu'il vient de tuer : « *Suis-je le gardien de mon frère ?* » (Gn 4, 9) Il faisait là une insolente profession d'individualisme. Nous pouvons lui opposer la parabole du bon Samaritain.

Celui-ci s'est fait le prochain de l'homme blessé parce qu'il l'a considéré comme son frère. Il ne s'est pas refermé sur son identité de Samaritain pour ne voir en l'autre qu'un étranger. Il s'est référé à une identité plus profonde, celle qui leur permet de se reconnaître comme des frères. Pourtant, il est bien clair qu'ils ne se connaissaient pas, ils n'étaient pas des frères de sang, ils n'étaient pas des camarades de combat, ils n'étaient pas des frères de race. Etrangers l'un à l'autre, ils ne savaient même pas s'ils avaient des affinités communes. Et cependant, le bon Samaritain a puisé dans leur identité la justification de se comporter vis-à-vis de lui comme un frère. Car s'ils peuvent se considérer comme frères, c'est qu'ils ont quelque chose en commun dans leur identité.

Qu'ont-ils en commun ? C'est une question que nous pouvons nous poser. Si nous relisons le passage de l'Evangile, nous voyons que le Christ procède différemment. Il expose cette parabole à partir d'une autre question, qui lui a été posée par un légiste. Jésus et lui venaient de s'entendre sur ce qu'il faut faire pour avoir la vie éternelle, à savoir adorer Dieu et aimer son prochain « comme soi-même ». Déjà, cette expression, « *comme soi-même* », tirée du Deutéronome (6,5) et du Lévitique (19,18), se réfère nécessairement à une identité commune. C'est pourquoi le gardien de la loi interroge le Christ en lui demandant « *Et qui est mon prochain ?* »

La réponse de Jésus, c'est que le prochain, c'est celui qui a exercé la miséricorde, et il ajoute même : « *Va, et toi aussi, fais de même* » (Lc 10, 37). Pourquoi n'a-t-il pas donné la justification intellectuelle ? Pourquoi n'a-t-il pas défini le prochain par la communauté de nature, mais par l'exercice de la miséricorde ?

La communauté de nature, on ne la choisit pas ; mais la miséricorde relève d'un acte libre qui est un acte d'amour. Dieu nous appelle à la liberté dans l'amour. Il ne nous piège pas en nous imposant des frères. Il nous appelle à les reconnaître librement. Celui qui se montre le prochain, c'est celui qui choisit de son plein gré, librement, personnellement, de reconnaître l'autre comme son frère et d'assumer d'en être le gardien.

Cette première étape de notre *lectio divina* accomplie, il nous faut passer maintenant à la deuxième étape, qui va consister à nous demander en quoi cette parabole du bon Samaritain éclaire notre métier, et l'éclaire précisément aujourd'hui, en France, en ce mois de novembre 2020, après un mois de septembre où nous avons aussi été témoins de violences. Malgré ce contexte douloureux, les deux situations, celle du Samaritain qui descendait de Jérusalem à Jéricho et la nôtre, ne sont pas calquées. Il nous faut prendre le détour de la réflexion pour comprendre peut à peu quelle leçon tirer. Prenons donc le temps de cette réflexion.

L'identité chrétienne

Le sens de notre métier d'enseignants et d'éducateurs, ce n'est pas qu'on est bien obligé de transmettre puisqu'on est payé pour cela, ce n'est pas la contrainte du système scolaire, c'est beaucoup plus profond que cela. Notre métier de passeur n'a de sens que si nous estimons que ça vaut la peine d'aider les élèves à passer sur l'autre rive. Il n'a de sens que si ça vaut la peine de leur apprendre à naviguer par eux-mêmes. Nous ne sommes pas des passeurs de réfugiés qui se font payer pour les jeter sur une terre étrangère où ils seront démunis de tout. Notre métier a un autre sens : nous leur apprenons à naviguer par eux-mêmes, nous leur apprenons à être autonomes, à être solidaires. Nous leur apprenons que la vie a un sens et qu'il faut sans cesse chercher à approfondir ce sens de la vie. Nous exerçons un métier de passeurs au sens de la Pâque qui est le grand passage vers la vie éternelle. Nous sommes les passeurs de la grande espérance qui s'enracine dans la foi en Jésus Sauveur. C'est bien vrai que notre métier a besoin d'une réévaluation, il a besoin d'être réévalué dans la Foi, l'espérance et la fraternité.

Aujourd'hui, je vous propose de le réévaluer dans la grâce de la fraternité. C'est la grâce de la charité, mais j'utilise le terme de fraternité pour bien faire comprendre quelque chose : la charité est parfois mal comprise, comme une sorte de condescendance de la part de quelqu'un qui se sent supérieur. Le mendiant est assis par terre, dans la poussière et la crasse, et l'on se donne bonne conscience en lui faisant la charité d'une petite pièce. Le bon Samaritain n'est pas condescendant, il y a une dimension d'humilité dans sa charité, et c'est ce que j'appellerai ici la fraternité.

Aujourd'hui en France, on parle beaucoup avec angoisse de sauver notre identité chrétienne, et l'on a raison de s'inquiéter. Si nous la lisons bien, nous allons voir que la parabole du bon Samaritain nous indique un chemin. Elle nous indique précisément le chemin de notre identité chrétienne, je veux dire de notre identité dans le Christ.

Face à la violence, celui que le Christ nous propose comme modèle est quelqu'un qui se tourne vers la victime et qui en prend soin parce qu'il le

considère comme un frère. Celui qui prend soin de l'autre n'est pas un notable dans le monde religieux, ce n'est ni un prêtre ni un lévite. On ne peut pas dire que le Christ ait tellement favorisé le cléricisme ! Ce qui est suggéré, c'est que la miséricorde est une valeur qui transcende complètement la hiérarchie ecclésiastique, parce que la miséricorde exprime la conscience de la fraternité. Nous pouvons véritablement en déduire que l'identité du disciple du Christ, c'est cette conscience de la fraternité qui s'exprime par une miséricorde concrète, incarnée, attentive aux détails, qui va jusqu'au bout de la prise en charge, comme ce Samaritain qui, le lendemain, paye l'hôtelier et s'engage à lui rembourser tous les frais supplémentaires à venir. Oui, l'identité du disciple du Christ, c'est la fraternité. « *A cela l'on vous reconnaîtra pour mes disciples, à l'amour que vous aurez les uns pour les autres* ». Ce qui fait notre identité de chrétiens, c'est une pratique, la pratique de notre foi, et cette pratique se fait par l'exercice de l'exercice effectif de la miséricorde par laquelle nous devenons frères les uns des autres. Que nous soyons enseignants dans l'enseignement public ou dans l'enseignement privé, notre identité chrétienne s'exprime par la pratique concrète de la fraternité.

Que cette fraternité puisse s'exprimer au grand jour dans les établissements catholiques, c'est plus que souhaitable. Cependant, même si nous ne sommes pas dans les conditions d'une expression libre et explicite de notre foi, l'exercice de la fraternité demeure toujours possible, et c'est le cœur de notre identité. Nous pouvons l'exercer dans la prière et dans les actes de la vie quotidienne, quelles que soient les circonstances. C'est le cœur de notre liberté profonde de chrétiens.

Pour nous, c'est une clé, c'est même la principale clé pour savoir comment être présents dans notre monde de violences, de mensonges, de manipulations et de pièges, comme nous le fait comprendre la nouvelle encyclique *Fratelli tutti*.

Approfondissons maintenant ce que c'est que la fraternité, nous verrons encore mieux comment elle peut donner sens à notre métier.

Qu'est-ce que la fraternité ?

Commençons par le plus simple, parce que le B-A-BA est ce que l'on oublie le plus souvent.

La fraternité nous renvoie à la fratrie. La fratrie est la communauté des frères et sœurs d'une même famille, alors que la fraternité a un sens plus large et peut très bien s'entendre en dehors d'une famille, comme un lien social fondé sur un autre bien commun. Cependant, regardons ce qu'est une fratrie, car c'est la première expérience que les hommes font de la société. Or, la fratrie est par excellence le lieu de l'expérience paradoxale de l'inégalité et de l'égalité, mais pas sous le même rapport. L'inégalité dont on fait ici l'expérience est de celles

que l'on ne pourra jamais abolir : les enfants ne naissant pas tous en même temps, les uns sont plus âgés que les autres, donc plus forts, plus expérimentés, et jusqu'à l'approche de l'âge adulte, il y a une inégalité de fait. En revanche, tous sont égaux par leur situation d'enfants à l'égard de la génération des parents. La fratrie est donc bien le lieu où se fait l'expérience paradoxale de l'inégalité et de l'égalité. De cette situation naît une expérience humaine socialement très riche qui, le plus souvent, est une expérience de solidarité affective liée à la vie commune depuis l'âge le plus tendre. On comprend donc aussi que quand les disputes et les rancœurs se développent dans une fratrie, elles génèrent les blessures les plus profondes, les plus difficiles à guérir. Un humoriste faisait cette remarque grinçante : « Le rêve que tous les hommes soient frères est le rêve de ceux qui n'ont pas de frères. » Pour être une expérience première et fondamentale de l'humanité, la fratrie n'est pas pour autant un long fleuve tranquille. Toute volonté de fraternité doit se souvenir de cette expérience de la fratrie.

Nous avons bien dit que toute fraternité n'est pas fratrie. En effet, dans une fratrie, on ne choisit pas ses frères et sœurs, alors que ceux qui veulent construire une fraternité prennent parfois soin de poser des critères de discrimination pour choisir ceux qui peuvent faire partie de la dite fraternité. C'est ainsi que l'on a des fraternités exclusives, qui parfois deviennent des sectes. La fraternité peut être conçue comme un système permettant de se protéger de ceux que l'on rejette, un entre-soi. Le terme de fraternité est donc piégé : nous devons toujours nous demander s'il s'agit d'une fraternité ouverte ou fermée.

Le pape Benoît XVI, alors cardinal Ratzinger, s'est penché sur la notion de fraternité dans un ouvrage publié en français en 1962, intitulé « Frères dans le Christ » (Editions du Cerf). Dans cette étude, il invite à aiguïser notre discernement sur la fraternité, et à ne pas nous laisser piéger par le mot. Les hommes peuvent se reconnaître frères par leur commune origine dans l'amour d'un même père, mais ils peuvent aussi se liguer en complices pour exclure l'un des leurs, pour se rebeller contre leur père et s'unir dans un même mensonge, comme le firent les fils de Jacob à l'encontre de leur frère Joseph. Ils peuvent aussi se déclarer frères de race pour exclure ceux qui ne sont pas des leurs. Les racismes, les sectarismes, les communautarismes, un certain nombre de clubs et de sociétés secrètes procèdent d'un principe de fraternité perverti.

Dans notre tradition politique française, le terme de frère est apparu plusieurs fois à la révolution, notamment sous la plume de Robespierre qui voulait contraindre les citoyens à adhérer à la révolution telle qu'il la concevait et fut l'auteur de la formule : « *Liberté, égalité, fraternité ou la mort.* » Peu après sa chute, l'expression « *la fraternité ou la mort* » a disparu. C'est dans un tout autre esprit que notre devise nationale a repris le terme de fraternité un demi-siècle plus tard, à la faveur de la révolution de 1848, sous l'influence des chrétiens qui s'étaient engagés nombreux dans le combat politique. La référence à la fraternité était alors motivée par l'intention de reconnaître la dignité des peuples colonisés d'outre-mer. C'est aussi dans un esprit positif que la

Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948 déclare dans son article 1 : « *Tous les êtres humains naissent libres et égaux en dignité et en droits. Ils sont doués de raison et de conscience et doivent agir les uns envers les autres dans un esprit de fraternité.* »

Nous devons donc toujours avoir présent à l'esprit que plusieurs traditions se croisent et parfois se mêlent dans l'usage de ce mot de fraternité, non pas seulement pour les raisons historiques que nous avons évoquées, mais aussi parce que le cœur humain, notre cœur, porte en lui cette dualité qui peut l'entraîner vers le mal comme vers le bien. La fraternité doit toujours venir du cœur et non de l'idéologie. Elle est un acte d'amour et suppose donc la liberté.

L'identité nécessaire à la fraternité

Notre pape actuel, dans son encyclique *Fratelli tutti*, a choisi de pointer une déviation qui lui semble actuellement dangereuse dans le cadre de la mondialisation : la transformation du désir de fraternité universelle en un universalisme autoritaire et abstrait qui, sous prétexte d'homogénéiser, tente d'éliminer toutes les différences et toutes les traditions, les cultures qui font la richesse des peuples. Au § 143, il écrit :

« *Tout comme il n'y a pas de dialogue avec l'autre sans une identité personnelle, de même il n'y a d'ouverture entre les peuples qu'à partir de l'amour de sa terre, de son peuple, de ses traits culturels. Je ne rencontre pas l'autre si je ne possède pas un substrat dans lequel je suis ancré et enraciné, car c'est de là que je peux accueillir le don de l'autre et lui offrir quelque chose d'authentique. Il n'est possible d'accueillir celui qui est différent et de recevoir son apport original que dans la mesure où je suis ancré dans mon peuple, avec sa culture.* »

C'est dire que pour lui, la fraternité universelle n'existe qu'enracinée dans les liens sociaux qui nous ont vu naître, qui ont permis notre éducation et notre croissance dans une société donnée. La fraternité commence par les liens familiaux, par les liens de notre patrie, de nos communautés d'origine. C'est à cette anthropologie de la relation que se réfère la fraternité chrétienne elle-même, qui n'est pas universelle au mépris des enracinements traditionnels.

La vérité nécessaire à la fraternité

Enfin, il n'y a de fraternité ouverte qu'en référence à une métaphysique de la vérité. Si la vérité n'existe pas, la fraternité n'est pas justifiable. Si tout est relatif, il ne reste plus que la complicité des communautarismes et de leurs groupes de pression.

A ce propos, Paul Valadier, dans un article de la revue *Etudes* (Juillet-Août 1997), dénonce ce qu'il appelle « *La fausse innocence du relativisme culturel* ». Il réfute la position relativiste fondatrice d'un certain libéralisme, précisément ce lui de Rorty, qui estime que le relativisme fonde la tolérance.

La réfutation de Valadier est intéressante :

- cette tolérance est une indifférence aux convictions des autres qui fait injure à leur intelligence et qui rompt toute possibilité de dialogue,
- la négation métaphysique de l'espèce humaine
 - limite la solidarité au seul groupe dont on estime faire partie
 - ruine l'universalité des droits de l'homme
 - nous interdit de nous battre pour libérer les hommes d'une injustice dans une autre société.

Valadier propose enfin de revoir la notion d'universalité. Ce n'est pas une catégorie froide et niveleuse qui figerait la société dans une conception raide et étroite de la nature humaine. C'est au contraire :

- le principe d'une ouverture morale vers autrui, donc le principe d'un dialogue beaucoup plus porteur de tolérance que l'indifférence relativiste,
- le principe d'un décloisonnement des cultures, donc d'une rencontre des peuples,
- le principe de la solidarité humaine.

Nous l'avons donc compris, ce qui nous met en relation, c'est la fraternité, pour autant qu'elle soit fondée sur la vérité. La liberté et l'égalité ne font que poser le cadre des relations. La liberté d'expression, par exemple, ne prend aucun souci de la relation ; parfois, elle n'exprime qu'un profond mépris pour la relation. Et de même, revendiquer l'égalité, ce n'est pas établir une relation. Seuls sont des actes de relation les actes d'entr'aide fraternelle. Pour former une société, il ne suffit pas que des individus soient tous égaux, ni qu'ils soient tous libres, il faut qu'ils agissent en frères.

Nous avons vu les fondements anthropologiques et métaphysiques de la fraternité humaine universelle. Ils nous permettent de comprendre le sens de notre métier d'enseignants et d'éducateurs. Dans une fratrie heureuse, les frères et sœurs s'aident mutuellement, les grands prennent soin des plus petits. C'est l'inégalité heureuse que chantait Henrico Macias : « *T'en fais pas, je suis là, pour te faire la courte échelle, je suis né avant toi, pour être là quand il faut !* ». Oui, nous exerçons les métiers de la transmission essentiellement à l'égard de ceux qui sont nés après nous. La crise actuelle de la transmission est certainement une crise de la fraternité, mais pourquoi connaissons-nous une telle crise de la fraternité, si ce n'est parce qu'il y a, beaucoup plus profonde, une crise de la vérité. Si plus rien n'a de valeur, si tout se vaut, la fraternité elle-même n'est qu'un mot vide de sens. Dès lors, la transmission n'a plus de raison d'être. Nos métiers se réduisent alors à la formation de compétences techniques. Ils perdent leur âme. Car seule la relation fraternelle est l'âme de la transmission.

Ces réflexions d'ordre philosophiques, nous pouvons les partager avec nos collègues, même s'ils n'ont pas la foi. Pourvu qu'ils ne soient pas enfermés dans un préjugé relativiste. Ce qui seul empêche le dialogue et l'échange des idées, c'est le relativisme. C'est un peu cela, le péché contre l'Esprit.

Ce que la foi nous dit de la fraternité

Puisque nous sommes chrétiens, ce qui nous réunit est aussi bien plus qu'une philanthropie. Nous nous appuyons sur la raison, certes, mais aussi sur la foi. Nous avons vu le fondement de la fraternité par la raison, voyons maintenant son fondement dans la foi au Christ Rédempteur. Le pape dit clairement dans *Fratelli tutti* : « *La charité a besoin de la lumière de la vérité que nous cherchons constamment et cette lumière est en même temps celle de la raison et de la foi, sans relativisme* » (§ 185).

Dans la lumière de la foi, pourquoi sommes-nous frères ? Nous sommes frères en raison de la miséricorde reçue du Père. Cette miséricorde qu'aucun de nous n'a plus méritée que les autres nous met dans l'égalité et dans la liberté. Osons revisiter notre devise nationale à la lumière de notre foi. Et voyons en quoi cela illumine notre métier de l'intérieur.

Notre pape actuel a voulu consacrer sa nouvelle encyclique à « *la fraternité et l'amitié sociale* » (§ 2). Il a pensé, il a discerné que c'est là l'une des urgences de notre temps. En effet, nos sociétés ont perdu l'homogénéité qui les caractérisait autrefois, et c'est beaucoup plus facile de vivre dans une société homogène, on y a moins de raison de se faire la guerre. Quand tout le monde partage la même religion dans un pays, c'est plus simple. Or, c'est un état de fait que nous vivons dans des sociétés de plus en plus hétérogènes quant aux valeurs profondes qui donnent sens à la vie. C'est l'un des plus grands motifs de division, de tensions, voire de guerre civile. Et c'est sûr : si nous ne trouvons pas les chemins de la fraternité et de l'amitié sociale, nous irons vers des tensions de plus en plus incontrôlables. C'est vrai aussi dans nos établissements scolaires.

Première tentation : l'entre-soi. Faire des sociétés homogènes en se regroupant entre semblables.

Notre charisme est, au contraire, de nous aimer les uns les autres, et « *non les uns les uns et les autres, les autres* », selon le bon mot de l'humoriste Henri Tisot. C'est la raison pour laquelle nous devons prendre acte de l'hétérogénéité. L'accepter. Et même l'aimer parce qu'elle est le chemin vers les autres, le lieu de l'altérité.

Dès lors, ne craignons pas pour notre identité chrétienne. Non seulement la fraternité ne s'oppose pas à l'identité, mais la fraternité, c'est notre identité de chrétiens. C'est à cela que l'on nous reconnaîtra pour disciples du Christ, c'est-à-dire pour chrétiens, à l'amour fraternel que nous aurons les uns pour les autres et dont nous pouvons témoigner chaque jour, où que nous soyons. Surtout dans le monde anonyme, froid et légaliste dans lequel les hommes ne sont plus que des individus et sont de moins en moins traités comme des personnes.

« *Qui sont ma mère et qui sont mes frères, dit Jésus ; quiconque fait la volonté de Dieu, celui-là m'est un frère, une sœur, une mère.* » (Mc 3, 34-35) Être frère de Jésus, être frères dans le Christ, cela ne relève pas d'un statut, mais des actes. Notre identité nous est donnée par nos actes de fraternité à l'école du Christ. Et si nous cherchons dans l'histoire de l'Eglise et dans l'histoire de

France quels ont été les grands moments de chrétienté, nous les trouverons dans ces moments de fraternité réelle et concrète.

Quelles sont les clés de l'éducation à la fraternité ?

Selon l'encyclique *Fratelli tutti*, « *la vérité est une compagne indissociable de la justice et de la miséricorde* » (§ 227), si bien que la première clé d'une éducation à la fraternité, c'est de ne jamais séparer vérité, charité et humilité. On parle beaucoup du refus de la discrimination, de l'accueil inconditionnel, et c'est vrai que c'est important. Mais si c'est dans un contexte de relativisme absolu, nous sommes dans le mépris de ceux pour les choses ont un sens et ce sont eux qui se retrouveront discriminés. La charité de l'accueil ne peut se passer de la vérité sur la valeur d'un certain nombre de choses. Mais cette vérité et cette charité peuvent aussi devenir insupportables si elles ne sont pas accompagnées de l'humilité. Ne séparons donc jamais la vérité et la charité et l'humilité.

La lecture de l'encyclique nous fournit encore une autre clé, celle du dialogue. Le pape Paul VI souhaitait que le dialogue devienne la marque distinctive de la présence chrétienne dans le monde. Il a développé toute une théologie du dialogue que l'on a un peu trop vite oubliée. Le pape François reprend le thème. Pour lui, le mode de vie propre à l'Évangile, le mode de vie de ceux qui sont devenus frères par la miséricorde du Père, c'est l'ouverture au dialogue.

Mais qu'est-ce que c'est que le dialogue ? Spontanément, nous pensons à l'exigence d'écoute, d'attention à l'autre, de respect de l'autre pour lui permettre de dire ce qu'il a à dire. Bien-sûr, c'est une condition fondamentale du dialogue, mais dans *Fratelli tutti*, le pape a l'audace d'insister sur une autre condition qu'aujourd'hui beaucoup de chrétiens oublient et que nous nous interdisons trop souvent : c'est d'être pleinement nous-mêmes afin d'avoir quelque chose à donner à nos interlocuteurs. Il n'y a pas d'échange si nous n'avons pas d'identité à leur offrir. Il n'y a pas d'échange si nous revêtons une couleur terne qui ne suscite aucune réaction parce qu'elle passe partout. Certes, il n'y a pas d'hostilité, mais il n'y a pas d'échange non plus. Le pape milite pour une culture de dialogue, non pour une pensée unique dans laquelle tout se vaut : « *Le chemin vers la paix*, dit-il au § 228, *n'implique pas l'homogénéisation de la société* ». N'ayons pas peur d'ouvrir les cœurs à l'amour de notre pays, à la culture qui lui est propre. N'ayons pas peur d'ouvrir les intelligences à la passion pour la culture gréco-latine qui a construit l'Église. N'ayons pas peur d'ouvrir les oreilles de nos jeunes aux siècles de musique classique qui ont enchanté le monde. Prenons à bras-le-corps l'immense héritage de culture qui est le nôtre car nous avons des merveilles à échanger généreusement avec les autres.

Autrement dit, être chrétien en milieu scolaire, ce n'est pas seulement offrir de l'écoute, c'est aussi permettre de découvrir l'immense trésor de la foi chrétienne. Cela est exigeant, parce que cela signifie que l'on connaisse ce trésor, que l'on ne cesse de chercher à mieux le connaître, et qu'on le vive,

personnellement et communautairement. Et cependant, cette identité vivante et toujours en croissance, doit avoir pour marqueur principal d'être toujours fraternelle. Dès que les chrétiens ne sont plus fraternels mais pleins d'eux-mêmes, ils deviennent un contre-témoignage.

Et c'est bien cela l'identité de l'enseignant et de l'éducateur chrétien qui donne tout son sens à notre métier : l'exigence fraternelle qui a conduit tant d'hommes et de femmes à travers les siècles à entrer dans les congrégations enseignantes, à y donner leur vie dans le célibat consacré, et pour un certain nombre d'entre eux, à quitter leur patrie pour aller sur d'autres continents en risquant le martyr. Sommes-nous encore portés par cet élan ? Je ne veux pas croire que l'élan fraternel qui a porté l'Eglise pendant des siècles se soit éteint. Il a sans doute pris d'autres formes. En tous cas, nous sommes les héritiers d'un immense feu que nous devons redécouvrir. A notre tour de brûler. A notre tour de transmettre le flambeau !

Conclusion

En conclusion, nous avons revisité la parabole du bon Samaritain par laquelle le Christ, notre Maître, illumine de l'intérieur notre vocation à la transmission et la restaure dans toute sa beauté et sa profonde exigence. L'âme de notre métier de transmission, c'est la fraternité. Mais pas n'importe quelle fraternité démagogique, mais la fraternité de miséricorde que le Christ nous a enseignée dans la parabole du bon Samaritain. Cette fraternité, nous la transmettrons d'abord si nous en donnons l'exemple par la manière dont nous vivons entre nous, adultes enseignants et éducateurs. Les jeunes apprennent en nous regardant vivre. Nous la transmettrons aussi par la manière dont nous vivons avec eux et avec leurs familles. Nous la transmettrons enfin par l'enseignement, la culture chrétienne que nous ne cessons d'étudier pour la faire mieux découvrir à nos élèves.

Et retenons les trois ingrédients indispensables et solidaires d'une fraternité à l'école du Christ : vérité, charité, humilité.

Bernard de Castéra
14 Novembre 2020